

Histoire locale et guides de voyage : Morges et sa région (XVIIIe siècle - début du XXe siècle)

Autor(en): **Devanthéry, Ariane**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **121 (2013)**

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ariane Devanthéry

HISTOIRE LOCALE ET GUIDES DE VOYAGE : MORGES ET SA RÉGION (XVIII^e SIÈCLE – DÉBUT DU XX^e SIÈCLE)

Il n'y a pas un type de voyage, mais toutes sortes de voyages. Du voyage d'exploration au voyage essentiellement sportif, du voyage de formation au voyage d'agrément, du voyage professionnel au voyage culturel, la gamme, on le voit, est large. Tous ces voyages impliquant des contraintes et des besoins variés, les guides qui se donneront pour tâche de les présenter et de les rendre possibles seront pareillement différents. Dans le cadre de cet article, c'est le voyage culturel qui nous retiendra.

Mais là encore, il y a démultiplication des voyages. Au cours de l'histoire, le voyage culturel a connu des formes variées, tributaires d'éléments aussi divers que les intentions culturelles et/ou formatrices d'une société, les modes esthétiques ou les conditions pratiques de circulation. À l'échelle individuelle, l'argent et le temps à disposition sont aussi à prendre en compte. Voyager au début ou à la fin du XVIII^e siècle, dans le premier tiers du XIX^e ou au début du XX^e siècle est ainsi fort différent. Adaptés à leur époque, les guides de voyage offrent un reflet très intéressant des attentes intellectuelles, culturelles ou émotionnelles que l'on projette sur un voyage, ainsi que des modes esthétiques qui dessinent le cadre perceptif des futurs voyageurs. Selon les époques, ils proposent aussi une bonne image des conditions matérielles des déplacements : voyage-t-on à cheval, en bateau, en train ? Combien de temps dure le trajet entre Nyon et Morges ? Pour lire de façon correcte les informations historiques que dispense un guide de voyage sur un lieu ou une région, il est donc nécessaire de connaître le cadre général dans lequel s'effectuaient les voyages au fil du temps.

L'ÉPOQUE DU GRAND TOUR¹

De la fin du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e, le voyage culturel que l'on pratiquait en Europe est le Grand Tour. C'est un voyage long (d'une année et demie en moyenne) et

¹ Voir : Attilio Brilli, *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour*, Paris : Gérard Monfort, 2001 (1995¹); et Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris : Fayard, 2003.

coûteux (réservé donc aux aristocrates), réalisé dans une intention essentiellement formatrice. On allait en effet admirer les œuvres d'art et d'architecture, relire les auteurs latins sur les lieux qu'ils décrivent, discuter avec les érudits et admirer leurs collections, étudier et comparer les politiques et les religions. Les conditions pratiques du voyage (routes entretenues ou non, passages obligés que constituaient les cols alpins) et la destination italienne faisaient que tout le monde suivait presque les mêmes routes et voyait presque les mêmes choses. La similarité des expériences permettait au voyageur, à son retour, d'être reconnu par ses pairs comme ayant fait un Grand Tour. Les auberges étant de plus souvent exécrables, les aristocrates privilégiaient, autant que faire se pouvait, le logement chez l'habitant (noble, cela va de soi). Avant de se mettre en route, ils passaient ainsi beaucoup de temps à demander à leurs amis des lettres de recommandation leur permettant d'aller dormir dans tel ou tel château. « Les amis de mes amis étant mes amis », cette habitude a ainsi mis en réseau une part de l'aristocratie européenne et permis, comme l'a dit Montaigne, de « froter et limer [sa] cervelle contre celle d'autrui »². Les paysages valorisés étaient ceux où la main de l'homme était présente : jardins à la française, campagne bien cultivée et fertile.

Les guides que ces voyageurs-là avaient dans leurs bagages n'étaient pas encore des guides que l'on peut qualifier de « modernes ». À mi-chemin entre les guides et les récits de voyage, l'historien Gilles Bertrand propose de les appeler des « récits-guides ». Récit du voyage qu'a réalisé un voyageur donné en un temps précis, mais neutralisé pour pouvoir être utile à d'autres voyageurs, le récit-guide est une forme mixte, à cheval entre un voyage passé et des voyages futurs. Du voyage effectivement réalisé, il garde la présentation d'une seule route (c'est idéal si on suit la même, inutile dans tout autre cas) et la description de ce qui a été vu uniquement. Même si l'auteur a l'intention d'aider d'autres voyageurs à faire le même voyage que lui, son texte restera donc essentiellement subjectif.

Le dernier élément que l'on relèvera ici pour dépeindre à grands traits le type de voyage qu'a été le Grand Tour est l'attention portée au paysage pendant les trajets en voiture. Celle-ci a subi d'importantes transformations entre le début et la fin du XVIII^e siècle. Comme, pour éviter la poussière, les trajets en carrosse se faisaient souvent avec les rideaux de cuir baissés ; comme les cartes routières sont restées confidentielles (voire secrètes) jusque vers 1800, ce qui laissait les voyageurs dans l'ignorance des routes à parcourir, le temps du déplacement est resté longtemps un

2 Michel de Montaigne, *Essais*, livre I, chapitre XXXVI, in *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, (Coll. Bibliothèque de La Pléiade), 1962, p. 152.

temps dévalorisé, un temps d'inconfort et d'ennui. N'ayant en effet pas les moyens d'avoir prise sur le moment du trajet, ne pouvant décider d'un chemin au lieu d'un autre, les voyageurs n'ont longtemps pas investi la durée du déplacement. Se fiant à un cocher ou un postillon du pays, les aristocrates en voyage occupaient leur temps de trajet en discussions ou en lectures. Durant toute l'époque du Grand Tour, l'étape ou le but ont donc été considérés comme plus importants que le déplacement en lui-même. Ce n'est qu'à partir du dernier tiers du XVIII^e siècle et des changements à la fois techniques, esthétiques, sociaux et politiques de cette époque que l'on voit l'intervalle de la route commencer à être perçu différemment et se charger d'une signification plus valorisée et positive. Précurseur sur de nombreux sujets liés à la nature et à l'esthétique, Rousseau est l'un des premiers à affirmer la valorisation du temps des trajets. On peut lire en effet dès 1762 dans *l'Émile*: « Nous ne voyageons [...] point en courriers mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. »³

LE VOYAGE DU PREMIER ROMANTISME (1780-1830)⁴

Dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, de nombreux changements touchent le monde du voyage. Les modifications techniques qui mettent sur le marché des voitures plus légères et favorisent des routes plus roulantes ont déjà été rapidement évoquées. Tout comme les transformations sociales qui mettent en chemin non seulement des aristocrates mais aussi certains grands bourgeois. Cette démocratisation du voyage qui s'inaugure alors va causer de réels soucis à certains nobles qui n'oseront plus entamer de discussion avec un voyageur, craignant de ne pas avoir affaire à un aristocrate et donc de déchoir en devisant avec un roturier, même fortuné. Mais les évolutions les plus importantes pour le monde du voyage sont celles qui touchent à la science et à l'esthétique, révolutionnant ainsi le regard que l'on a porté sur les Alpes et, par conséquent, sur la Suisse⁵. En effet, tant qu'une esthétique essentiellement classique a servi de cadre perceptif aux voyageurs, tant que les beaux paysages étaient ceux qui se rapprochaient des jardins et d'une nature domestiquée, les Alpes ont fait peur. Ses espaces hors normes, ses verticalités et ses gouffres, sa nature indomptée et sauvage ne pou-

³ Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, livre V, in *Œuvres complètes*, IV, Paris: Gallimard, (Coll. Bibliothèque de La Pléiade), 1969, p. 771.

⁴ Voir: Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme: le voyage des Français et Italie, milieu du XVIII^e siècle-début du XIX^e siècle*, Rome: École française de Rome, 2008.

⁵ Voir: Claude Reichler, *La découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève: Georg, 2002.

vaient en effet être appréhendés ou compris, les schémas esthétiques ne permettant pas de leur donner forme ou sens. Lors de son premier passage au Gothard en 1775, le jeune Goethe essaie en vain de dessiner les montagnes qui l'entourent : « Je réussis à tracer les contours, mais rien ne ressortait, rien ne reculait à l'arrière-plan. Je n'avais point de langage pour de pareils objets. »⁶ C'est le passage à l'esthétique du pittoresque d'abord (on apprécie « ce qui est digne d'être peint », l'arbre tordu à côté du pont de pierre), puis à l'esthétique du sublime (on vient en montagne pour jouer avec ses peurs et son vertige tout en admirant l'incroyable beauté de la Terre) qui vont donner un nouveau cadre perceptif aux Alpes et les rendre peu à peu désirables. Les progrès des sciences naturelles, et spécialement de la géologie et de la botanique, participent de ce mouvement : les *Voyages dans les Alpes* de Horace-Bénédict de Saussure, publiés entre 1787 et 1796, en rendent compte, parmi d'autres. Aussi longtemps qu'on n'a pas pu comprendre les Alpes, elles ont été le refuge de nombreuses peurs et de toutes sortes de monstres. Quand leur connaissance progresse, les monstres et l'effroi reculent, ouvrant aux voyageurs de nouveaux espaces, de nouvelles perceptions et de nouveaux paysages.

S'en étonnera-t-on ? La fin du XVIII^e siècle est ainsi la période où les buts du voyage se modifient : si l'Italie reste importante, la Suisse et les Alpes, longtemps uniquement traversées, deviennent des destinations de voyage. Celui-ci se raccourcit aussi (il passe à quelques mois, voire à quelques semaines) et abandonne son aspect essentiellement formateur et intellectuel pour devenir de plus en plus sensible et en quête d'émotion. Le tournant du XIX^e siècle est ainsi la période des récits de voyage qui racontent l'émerveillement face à la nature immense des Alpes, les effrois liés aux gouffres et l'attention aux hommes qui habitent ces contrées à l'abord pourtant si inhospitalier. Si cet intérêt pour les habitants et leurs modes de vie, qui faisait partie des sujets d'étude habituels du Grand Tour, se perpétue dans les premières décennies du XIX^e siècle, on le verra reculer progressivement à partir du moment où se développe ce qu'on a appelé l'« industrie des étrangers »⁷.

Le tournant du XIX^e siècle est aussi l'époque où les cartes géographiques et les guides de voyage connaissent d'importantes transformations. Pour les premières, cela tient même de la révolution : le développement des levés de terrain et du calcul des altitudes permet – enfin – de réaliser des cartes topographiques de plus en plus exactes.

6 Johann Wolfgang Goethe, *Goethe en Suisse et dans les Alpes. Voyages de 1775, 1779 et 1797*, Genève : Georg, 2003, p. 127.

7 Voir, par exemple, Laurent Tissot, « Hôtels, pensions, pensionnats et cliniques : fondements pour une histoire de l'industrie des étrangers à Lausanne, 1850-1920 », in *Le passé du présent : mélanges offerts à André Lasserre*, Brigitte Studer et Laurent Tissot (dir.), Lausanne : Payot, 1999, pp. 69-88.

Parallèlement, les cartes deviennent routières puis touristiques⁸ et peuvent dorénavant être facilement achetées dans les commerces *ad hoc*. Pour ce qui est de la littérature de la route, on voit depuis la fin du XVIII^e siècle les anciens récits-guides se scinder en deux genres littéraires distincts : les récits de voyage d'un côté, les futurs guides modernes de l'autre. Cette partition aura un double avantage : d'une part elle libérera les récits de voyage de toute obligation à l'exhaustivité et à l'objectivité, et d'autre part elle permettra aux auteurs des futurs guides modernes de mieux cerner les buts et les besoins pour lesquels on attend d'eux une réponse. Ces nouvelles cartes et ces nouveaux guides vont avoir une importance considérable sur le développement des voyages. À partir du moment où un voyageur peut se représenter clairement un espace pourtant inconnu, à partir du moment où il peut choisir seul la route qu'il souhaite prendre et donc construire son itinéraire de voyage librement et hors de tout code et de toute norme, il peut quitter le statut du voyageur pris en charge par son cocher pour devenir acteur de ses trajets. De nouveaux espaces s'ouvrent alors au voyage – notamment les Grisons – et la perception de l'espace des déplacements se modifie sensiblement.

Ces nombreux changements, qui sont autant de différences par rapport au type de voyage pratiqué au XVIII^e siècle, signent ensemble la naissance du tourisme à proprement parler au début du XIX^e siècle. La création d'un nouveau mot vient confirmer cela : c'est en effet sur le terme de « Grand Tour » qu'a été formé dans le monde anglo-saxon à l'extrême fin du XVIII^e siècle le mot de « *tourist* », qui mettra un certain temps pour s'ancrer en français. C'est une nouvelle fois une œuvre littéraire, les *Mémoires d'un touriste* que Stendhal publie en 1838, qui réalisera cet ancrage.

LE VOYAGE TOURISTIQUE (DÈS 1830-1840)⁹

S'il est impossible de dater précisément la naissance du tourisme¹⁰, il est toutefois clair que celle-ci a lieu dans les premières décennies du XIX^e siècle. Outre les changements pratiques concernant les cartes topographiques et les guides de voyage, on voit en effet alors se créer un grand nombre d'auberges, puis d'hôtels. Rarement relevé, cet élément est pourtant fondamental : il est l'un des signes du passage du Grand Tour et de son hébergement majoritairement chez l'habitant au tourisme et à une indépendance de

⁸ Voir : la *Reisekarte der Schweiz* de Heinrich Keller en 1813.

⁹ Voir : Laurent Tissot, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIX^e siècle*, Lausanne : Payot, 2000.

¹⁰ Certains historiens proposent pourtant la date de 1815, année qui suit la levée du Blocus continental imposé par Napoléon aux Îles britanniques et une augmentation considérable du nombre des Anglais en voyage sur le Continent.

plus en plus marquée des voyageurs. Les années 1830-1840 voient la naissance des guides de voyage modernes¹¹, notamment les premières éditions des trois grands guides culturels généralistes du XIX^e siècle: les guides allemands Baedeker (dès 1832), anglais Murray (dès 1836) et français Joanne (dès 1841). La Suisse et des Alpes s'affirment comme une destination touristique unifiée, le voyage romantique les associant. Cet usage particulier du mot « Suisse » se marque dans les titres des guides de voyage, qui mêlent *Suisse* et *Alpes* jusque dans les années 1930 en tout cas¹² et fait même dire au Baedeker de 1876 que « Chamonix devint comme l'Oberland Bernois le but des voyages en Suisse »¹³. Le développement des infrastructures liées aux déplacements, les fameuses lignes ferroviaires mais aussi lacustres et fluviales, suit rapidement.

Est-ce que les voyageurs trouvent alors en Suisse ce qu'ils viennent y chercher? La réponse doit être nuancée: oui, pour ce que l'on pourrait considérer comme les « artefacts » du voyage romantique – la magie des cimes, la blancheur des glaciers, les effrayants abîmes et les noirs sapins –, mais l'assentiment devient partiel quand on touche à l'idéalisation construite à la fin du XVIII^e siècle, qui voulait voir dans les communautés alpines non seulement une sorte de démocratie rêvée, mais aussi une alliance entre les hommes et la nature¹⁴. Dans ce deuxième temps du voyage romantique, l'étude des pratiques politiques, sociales ou religieuses qui était encore importante un demi-siècle plus tôt tend à disparaître au profit de la recherche de l'émotion personnelle. C'est son âme que l'on veut lire dans la nature, ce sont ses propres vertiges que l'on veut éprouver. L'intention de rencontre avec l'autre se distend et l'historien Laurent Tissot a montré que les voyageurs du XIX^e siècle cherchaient à voir « une Suisse sans Suisses(es) »¹⁵. Visant un idéal d'objectivité et d'exhaustivité, les guides modernes cherchent l'essentiel et l'efficacité maximale. Cette intention utilitaire les transformera dans le courant du XIX^e siècle en des ouvrages de plus en plus concis et secs, où la culture se condense parfois en quelques noms propres.

11 Voir: Ariane Devanthéry, *Itinéraires. Guides de voyage et tourisme alpin au XIX^e siècle*, Paris: PUPS, à paraître; ou Ariane Devanthéry, « À la défense de mal-aimés souvent bien utiles: les guides de voyage. Propositions de lecture basées sur des guides de la Suisse de la fin du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle », in *Articulo - Journal of Urban Research*, 4/2008, URL: [http://articulo.revues.org/747; DOI: 10.4000/articulo.747], consulté le 8 mars 2013.

12 Les titres des guides Baedeker, par exemple, sont explicites: *La Suisse et les parties limitrophes de la Savoie et de l'Italie. Manuel du voyageur*, Leipzig: K. Baedeker éd., 1928, 30^e édition.

13 Karl Baedeker, *La Suisse et les parties limitrophes de l'Italie, de la Savoie et du Tyrol. Manuel du voyageur*, Leipzig: K. Baedeker éd., 1876, 11^e éd., pp. 236-237.

14 Voir: Claude Reichler, *La découverte des Alpes*, op. cit.

15 Laurent Tissot, *Naissance d'une industrie touristique*, op. cit., p. 71.

Les représentations (récits de voyage, peintures et gravures) qui travaillent et retravaillent les grands thèmes du voyage en Suisse se multipliant fortement, la banalisation s'installe bientôt. Les lieux d'exception deviennent vite lieux communs. Il suffit de lire les *Voyages en zig-zag* de Rodolphe Töpffer (dès les années 1840), *Le voyage de M. Perrichon* d'Eugène Labiche (1860), ou *Tartarin sur les Alpes* d'Alphonse Daudet (1885) pour mesurer à quel point l'ironie recouvre progressivement ce qui tenait quelques décennies plus tôt encore de l'émerveillement et d'une expérience existentielle. L'industrialisation du voyage, avec entre autres la multiplication des belvédères et des attractions touristiques, finit de transformer l'éblouissement en un voyage banal, voire industriel. Ce voyage touristique et bourgeois connaîtra son apogée durant la Belle Époque et trouvera une brusque fin avec l'éclatement de la Première Guerre mondiale.

UN VOYAGE DE RECONNAISSANCE

Qu'il soit de type « Grand Tour » ou de type « tourisme », le voyage culturel n'est pas un voyage de découverte. On ne part en effet jamais pour un voyage culturel sans savoir à l'avance ce que l'on veut voir. Même sans les avoir vus, on connaît le pont du Diable de la route du Gothard, les châteaux de Bellinzone ou le passage de la Gemmi. On en a vu des images, lu l'histoire ou apprécié des anecdotes. Pourquoi se met-on en route, dans ce cas ? Pour aller en faire l'expérience, actualiser un savoir, ressentir sur les lieux une émotion historique ou culturelle. Si le voyage culturel n'est ainsi pas un voyage de découverte, mais un voyage de reconnaissance, il est aussi une pratique de la culture qui permet d'ancrer sa culture dans un espace particulier et, au sens le plus fort de l'expression, de la mettre en pratique.

LA RÉGION DE MORGES AU FIL DES PAGES DES GUIDES DE VOYAGE

Les guides de voyage donnent toutes sortes d'informations ; des informations pratiques (un positionnement, un nom d'auberge), de nature esthétique (vue magnifique) ou de nature épistémique, apportant donc une connaissance. Ces dernières sont multiples : géographiques et géologiques, littéraires et artistiques, économiques, anecdotiques ou historiques. Pour ce qui touche plus précisément aux informations historiques, elles peuvent percer de nombreuses manières et sont souvent mêlées avec d'autres indications, ce qui rend la tâche facilement complexe. Si l'histoire peut ressortir de façon évidente dans une rubrique elle-même intitulée « histoire », elle apparaît aussi dans toutes les dates et dans la plupart des noms de personnes. Quand un guide explique en effet que le baron de Tavernier s'est installé au château d'Aubonne, derrière le nom propre affluent une vie, des voyages, des gestes, des idées, une époque. Mais l'histoire affleure

aussi dans les nombreux adjectifs qui évoquent le passé. « Fort ancien », « vieux », « antique » viennent ainsi discrètement appuyer les précisions temporelles, telles que « à l'époque des Romains » ou « du temps de la reine Berthe... ». Cette dernière mention indique toutefois que, même si les auteurs de guides cherchent à transmettre le meilleur savoir alors à disposition, ils ne peuvent diffuser que ce qui a fait l'objet d'une étude et qui leur est connu. Je pense qu'on peut prendre pour acquis que les auteurs de guide que l'on va lire dans les pages qui viennent n'ont jamais cherché à tromper leurs lecteurs. Si une de leurs informations est fautive, c'est malgré eux, et cette erreur doit être essentiellement interprétée comme l'état d'un savoir en constitution.

LES GUIDES DU DÉBUT DU XVIII^e SIÈCLE

Le Nouveau voyage d'Italie de François-Maximilien Misson (1722 [1691]) est un récit-guide typique de son temps : subjectif, il raconte la route suivie par son narrateur et ce qu'il a appris durant son voyage. La région entre Nyon et Morges ayant la malchance de se situer entre les deux pôles beaucoup plus attractifs que sont Genève et Lausanne, Misson y prête peu d'importance. Bien qu'appréciée, la contrée n'est ainsi traitée que de manière très générale et en fonction des intérêts habituels de l'époque : sa beauté et sa fertilité. « Il ne se peut voir une plus agréable route que celle de Genève à Lausanne. C'est un coteau toujours bien cultivé & bien habité. On ne perd que très rarement la vue du lac & en quelques endroits de l'autre côté, ce sont des montagnes amoncelées, dont les cimes cornues sont toujours brillantes de neige.

La première nuit, en sortant de Genève, nous couchâmes dans la petite ville de Morges, qui est située sur le bord du lac. De là, nous vîmes la fumée d'un embrasement, qui, à ce que ce nous apprîmes le lendemain, avait fait beaucoup de désordre à Vevey, vers l'extrémité de ce lac. »¹⁶

Les délices de la Suisse du pasteur lausannois Abraham Ruchat (1714) est un texte particulier, qui, bien que du début du XVIII^e siècle, tient déjà plus du guide que du récit de voyage. Il est le fruit de la commande d'un éditeur hollandais qui avait entrepris une collection de guides de voyage intitulés *Les délices de...* On ne s'étonnera donc pas de le trouver beaucoup plus précis et détaillé que le texte de Misson ; au point d'être trop long pour être traité en entier ici de manière approfondie, d'autant plus que ses « articles »

¹⁶ François-Maximilien Misson, *Nouveau voyage d'Italie*, Utrecht : van de Water & van Poolsum, 1722, 5^e éd., t. 3, p. 89. Je modernise le français et la ponctuation, mais ne transforme par la typographie, qui, dans les guides de voyage est toujours assez marquée. Les italiques et les mots en petites capitales ou en gras servent en effet de marqueurs au texte et permettent au lecteur de s'y repérer. Pour faire ressortir un élément, j'adopterai le soulignement, que les guides n'utilisent pas.

ne suivent pas une construction régulière qui décrirait les lieux d'une manière homogène, mais s'adaptent aux priorités de leur auteur, et ne sont pas exempts de certaines répétitions.

Présentant les lieux par bailliage, Ruchat tente cependant d'en donner d'abord les limites géographiques, puis le type de paysage (vignobles ou champs) et enfin les noms des bourgades les plus importantes. Les noms des principaux seigneurs sont aussi généralement mentionnés. La région de Morges à Nyon frappe ses observateurs par l'importance de ses cultures viticoles et surtout par le commerce qui en est fait. Cette attention à l'économie et au travail des hommes est habituelle au XVIII^e siècle et ce n'est que plus tard qu'on la verra décliner. «Le vin de *la Vaux* est plus fumeux & plus vif, & plus doux au palais; mais celui de *la Côte* est plus utile pour la santé & plus ami de l'homme; & quoique moins vif que l'autre, il souffre mieux le charroi. On en a transporté & l'on en transporte encore dans les pays étrangers, en *Hollande*, en *Brandebourg* & en *Italie*; & il y est autant estimé pour sa délicatesse que les meilleurs vins de *Champagne* & de *Bourgogne*.»¹⁷

Les jugements esthétiques sont fréquents et fortement affirmés. Le goût esthétique alors en vigueur est très vite identifiable: si les constructions médiévales ne sont pas réellement dépréciées (le château de Vufflens est «grand et fort antique, mais [...] par les beaux restes qu'il a encore, [il] paraît avoir été très magnifique en son temps»¹⁸), ce sont indéniablement les édifices récents qui remportent la pleine adhésion de Ruchat: les très modernes châteaux de L'Isle et de Vuillerens (encore en construction) sont jugés «des plus magnifiques» et «méritent d'être vus»¹⁹. Une autre mode contemporaine, plus sociale, celle-là, est aussi évoquée: l'habitude de prendre les eaux. Prangins, Rolle et Saint-Prex sont alors connus pour leurs eaux minérales «qui sont en grande réputation»²⁰ et «attirent tous les étés quantité d'étrangers»²¹.

L'article qu'un guide consacre à une ville commence en général par sa localisation et une description souvent assez objective. Mais il est clair que très vite les jugements esthétiques viennent compléter – et compliquer – le tableau. Après avoir dit que Morges est «une jolie ville, fort propre, composée de deux grandes rues parallèles & d'une petite»²², qu'elle a une promenade, un «château où réside le Baillif» et un temple

17 Abraham Ruchat, *Les Délices de la Suisse*, Genève: Slatkine, 1978 (1^{re} éd. 1714), t. 1, p. 206.

18 *Idem*, t. 1, p. 212.

19 *Ibid.*, t. 1 pp. 211-212.

20 *Ibid.*, t. 1, p. 209.

21 *Ibid.*, t. 1, p. 210.

22 *Ibid.*, t. 1, p. 208.

« à l'autre bout », Ruchat évoque son port et son origine : « Les *Bernois* y ont construit un bon port, assez spacieux, fermé de murailles, avec un beau quai & des halles. [...] Par le moyen de ce port, la ville de *Morges* s'est fort enrichie & embellie depuis quelques années en-ça. Elle était peu de choses dans le XI^e siècle. Conrad duc de Zeringen la ferma de murailles dans le XII^e siècle. »²³

Outre l'attention portée à la beauté des lieux et à l'économie locale et régionale – valeurs importantes du Grand Tour –, on constate que les informations proprement historiques sont d'une part souvent approximatives (une date précise est rarement donnée), voire erronées. La citation ci-dessus donne de fausses indications sur la fondation de la ville de Morges, qui, on le sait maintenant, est une ville neuve fondée en 1286 par le comte Louis de Savoie, même si le port est probablement d'origine romaine. Les informations historiques fausses sont un vrai problème pour les guides de voyage ; d'autant plus qu'il règne dans cette littérature une très forte intertextualité, les auteurs de guides et de récits de voyage se citant fréquemment les uns les autres – souvent sans attribution claire, d'ailleurs. Cela permet ainsi, de reprise en reprise, à des erreurs de se perpétuer très longtemps. Car, même si un auteur se montre peu affirmatif sur une donnée qui tient peut-être du « on-dit » (comme Ruchat, qui modélise prudemment son affirmation au château de Vufflens : « aussi dit-on qu'il a été bâti par la Reine *Berthe*, qui vivait et régnait au X^e siècle »²⁴), il sera souvent cité par la suite de manière tout à fait affirmative. D'un récit-guide à l'autre, les corrections apportées par les auteurs qui ont pris le temps de vérifier leurs assertions sont donc nombreuses et se perpétueront jusque tard dans le XIX^e siècle. Comme ses confrères, Ruchat opère ces rectifications dès qu'il en a l'occasion. Dans ces pages, il le fait à deux reprises : la première en lien avec le nom de la rivière Aubonne (« la faute de tous les faiseurs de cartes que j'aie vues, qui nomment cette rivière Allaman »²⁵) et une deuxième fois à Nyon (« feu M. Spon a fort bien prouvé qu'elle est la Colonia Equestris des Anciens ; au lieu que quelques-uns attribuaient ce titre à Genève, & d'autres à Lausanne »²⁶). Cette dernière correction souligne aussi, en creux, les recherches historiques que Ruchat a menées pour rédiger son guide : il ne s'est visiblement pas arrêté à une seule lecture avant d'accorder son crédit à l'étude de « M. Spon »²⁷.

23 *Idem*.

24 *Ibid.*, t. 1, p. 212.

25 *Ibid.*, t. 1, p. 211.

26 *Ibid.*, t. 1, p. 214.

27 Visiblement Jacob Spon (1647-1685), médecin lyonnais spécialisé dans les inscriptions latines et auteur d'une *Histoire de la ville et de l'Etat de Genève*, Lyon : Thomas Amaulry, 1680, 2 vol. Sur la Colonia Julia Equestris, voir t. 1, pp. 23-24.

Dans la dizaine de guides de voyage consultés pour cet article, la ville de Nyon appelle systématiquement plus de commentaires que la ville de Morges. Que l'on compte en nombre de lignes ou en nombre d'informations données, Nyon est en effet toujours plus longuement traité et de manière plus détaillée. Pourtant, les guides assurent que, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, c'est Morges qui est la plus peuplée. À quoi est due cette disparité de traitement? Elle s'explique probablement par la connaissance (ou l'absence de connaissance) que l'on a longtemps eue de l'histoire de ces villes. Un savoir qui est aussi à mettre en relation avec le développement de l'histoire monumentale. Après s'être d'abord et durablement attaché aux monuments antiques – dont Nyon est abondamment pourvue –, ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que l'on commence à s'intéresser à l'architecture médiévale, puis à la revaloriser. Dans ce premier moment, on a logiquement débuté par les chefs-d'œuvre, par ce qui faisait saillie dans le paysage. Et ce n'est que plus tard, une fois ces réalisations connues et inventoriées, qu'on a passé aux formes moins spectaculaires mais aussi moins évidentes, telle la structure de la ville de Morges. Pour pouvoir apprécier tout l'intérêt de son urbanisme médiéval, il faut en effet avoir une bonne connaissance générale de cette architecture. Et ce savoir est récent, puisqu'il a aujourd'hui une trentaine d'années. Au début du XVIII^e siècle, Nyon frappait certainement plus les voyageurs que Morges, non pas parce qu'elle était plus intéressante que sa consœur, mais parce qu'on avait alors plus d'outils intellectuels, de connaissances sur l'histoire romaine et de références stylistiques pour la comprendre. La disparité de traitement tient donc probablement à l'outillage mental des voyageurs qui pouvaient mieux deviner ou reconstituer mentalement une ville d'origine romaine qu'une localité médiévale. L'habitude culturelle des voyageurs du Grand Tour de relever régulièrement les inscriptions latines participait aussi de ce mouvement. Si on revient au texte de Ruchat, on sent toutefois que, face au bâti, les érudits, même très « latinisés », ne possèdent pas toutes les clés nécessaires à sa compréhension. D'où un grand nombre d'estimations et de suppositions personnelles, qui se trouveront peut-être à l'origine d'une future erreur colportée par d'autres récits ou récits-guides.

LES GUIDES DU TOURNANT DU XIX^e siècle

Les guides de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e sont dans une période de redefinition: plus tout à fait récits-guides, mais pas encore guides de voyage modernes. La région autour de Morges peut ainsi être traitée de manière très diverse, la subjectivité des auteurs étant encore fortement présente. On constate toutefois que, quand cet espace est traité, il l'est de manière à la fois plus logique, exhaustive et condensée et plus attentive aux besoins pratiques des voyageurs, puisqu'on commence à y trouver des mentions d'auberges et de distance ou de temps de trajet.

En 1793, le grand voyageur et conseiller de guerre du duc de Saxe-Gotha, Heinrich August Ottokar Reichard publie la première édition en français de son *Guide des voyageurs en Europe*. Retravaillé à de nombreuses reprises, traduit en plusieurs langues, ce guide connaîtra un succès important jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Dans son « plan d'un voyage de quelques mois pour voir la Suisse en détail », Reichard passe pourtant rapidement sur la région de Morges à Nyon : « L'église de Morges est joliment située. À Rolle on peut se détourner pour voir Aubonne, célèbre par ses belles vues, surtout dans un lieu nommé le *Signal de Bougy*. *Mayenne, Tavernier, Dusquesne* ont successivement possédé cette baronnie. La ville de *Nyon* est très ancienne ; il reste encore à cette ville quelques vestiges de l'ancienne splendeur sous les Romains, une vieille tour, quelques inscriptions, des figures fort mutilées, etc. Près du château, il y a une promenade charmante ; il y a aussi une manufacture de belle porcelaine dans cette ville. »²⁸

Celui qui cherche à connaître l'histoire locale reste sur sa faim. Si, à Aubonne, celle-ci perce à travers les noms de trois anciens propriétaires de la baronnie – qui étaient chargés de sens pour les voyageurs du temps –, on constate que c'est encore la ville de Nyon qui est la mieux traitée, en raison de ses ruines romaines. Contrairement toutefois à la longue évocation des *Délices de la Suisse*, toute l'information est ramassée ici en deux lignes et se clôt par un paradoxal « etc. ». Si l'on part de l'idée que ce guide satisfaisait les voyageurs de son époque (et cela a dû être le cas sinon il n'aurait pas connu le succès qui a été le sien), ce texte nous dit d'une part que les voyageurs se contentaient visiblement d'un récit historique très rapidement esquissé (parfois même à la limite de l'ellipse) et d'autre part que leur autre centre d'intérêt principal était bien le spectacle esthétique. Morges n'est mentionnée que parce que son église est « joliment située » ; le Signal de Bougy parce qu'il est alors réputé pour ses « belles vues » ; la promenade près du château de Nyon parce qu'elle est « charmante » et la porcelaine parce qu'elle est « belle »²⁹. Quoique passablement frustrant pour les amoureux du détail, ce texte, par sa concision même, nous fait toucher précisément aux deux valeurs principales recherchées par les voyageurs de la fin du XVIII^e siècle et du début du siècle suivant : l'ancienneté et la beauté. On l'a vu, chacune des phrases qui composent ce paragraphe n'a de raison d'être que par l'une ou l'autre de ces valeurs.

C'est en 1795 que le médecin suisse d'origine allemande Johann Gottfried Ebel publie pour la première fois en français ses *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse*. Lui aussi retravaillera son guide à plusieurs reprises, et son

²⁸ Heinrich August Ottokar Reichard, *Guide des voyageurs en Europe*, Weimar : Bureau d'Industrie, 1793, t. 1, p. 540.

²⁹ La fabrique de porcelaine à Nyon date de 1781.

ouvrage sera considéré, plus encore que le guide de Reichard, comme la bible des voyageurs en Suisse jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Les deux petits volumes initiaux deviennent dès 1805 quatre volumes beaucoup plus imposants, qui font une large place à l'histoire, mais aussi à la botanique et à la géologie. Dans cette période où les guides se redéfinissent, cet ouvrage tire son intérêt – entre autres – de l'important travail de rationalisation réalisé par son auteur. Organisé par ordre alphabétique, il présente les lieux de manière beaucoup plus systématique que ses prédécesseurs. Toutes les villes sont d'abord situées, on y mentionne plusieurs auberges et on fait ressortir un élément saillant pour chacune. Les articles sont ensuite structurés en rubriques: «points de vue», «chemins», «plantes» et «particularités géologiques» pour la ville de Morges. On remarquera toutefois qu'il n'y a pas de rubrique «histoire» ni «curiosités», alors qu'on les trouve pour Nyon. Dans sa présentation de Morges (qui bénéficie d'un article trop long pour être analysé en détail ici), Ebel met l'accent sur deux des principales valeurs du voyage de formation classique, la beauté et les activités économiques des hommes: «Jolie petite ville située au Canton de *Vaud*, au bord d'un golfe magnifique du lac de *Genève*. [...] Cette ville est commerçante; on y remarque un port fermé de murs qui mérite d'être vu, ainsi que l'église qui est fort belle.»³⁰

Par rapport au savoir du temps, la ville de Morges étant toujours «sans histoire», l'auteur de guides se replie logiquement sur l'autre grande valeur chère aux voyageurs cultivés: le spectacle esthétique. Sur cette question, on voit que Morges est bien pourvue. La brève citation ci-dessus souligne en effet à quatre reprises les qualités esthétiques de la ville, de son site ou de ses parties. Dans les «points de vue», une curiosité est encore directement liée à la ville: «à la place d'exercice de Morges, on remarque deux tilleuls dont l'un a 24 pieds de diamètre»³¹, ainsi que la mention de promenades avec «vues magnifiques» «entre l'église et le lac, sur le port et près des maisons de campagne que l'on trouve sur les coteaux au-dessus de la ville»³². Le reste de la notice, qui est deux fois plus long que l'ensemble des lignes consacrées à Morges, parle des «beaux points de vue» des alentours, que ce soient les sites qui donnent accès à un beau spectacle ou le panorama lui-même. On y retrouve tous les centres d'intérêt de l'esthétique du temps: on aime les spectacles en surplomb et les vues larges – voire panoramiques – où le spectateur peut se perdre.

30 Johann Gottfried Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich: Orell, Fussli & Compagnie, 1805, t. 3, p. 396.

31 *Ibid.*, t. 3, p. 397.

32 *Ibid.*, t. 3, p. 396.

Contrairement à Morges, Nyon n'est pas « jolie » dans le guide d'Ebel : « petite ville du Canton de *Vaud*, située sur une colline au bord du lac de *Genève* »³³. Mais elle est riche d'histoire et particulièrement d'une histoire romaine à laquelle Ebel consacre une page sur les cinq qui traitent de la ville. Que faut-il en déduire ? Que la valeur historique prime sur la valeur esthétique ? Que Morges et Nyon se sont réparti les intérêts des voyageurs : joliesse et commerce pour la première, ancienneté romaine pour la seconde ?

Après l'édition du *Manuel du voyageur en Suisse* de 1805, Ebel continuera à compléter et à améliorer son ouvrage. Il travaillera à deux nouvelles éditions en 1810-1811 et en 1817-1818. Les voyageurs commencent toutefois à trouver que quatre volumes pour un guide sur la Suisse, c'est beaucoup. On verra ainsi sortir rapidement des contrefaçons « allégées » du guide d'Ebel, telle celle publiée par Langlois à Paris en 1816, qui est ainsi présentée : « TROISIÈME ÉDITION FRANÇAISE [...] RÉDUITE EN UN VOLUME, et dans laquelle on a conservé *fidèlement* le plan de l'auteur et toutes les parties *géographique, topographique* et *itinéraire*, en élaguant seulement les détails historiques et géologiques. »³⁴ Cette réduction signe une nouvelle époque du voyage, une période où l'on voyage plus vite et où l'on a moins de temps à consacrer à l'étude et à la compréhension des lieux que l'on visite. À leur place, on l'a dit, c'est l'émotion que l'on va commencer à rechercher et qui va progressivement devenir première.

LES GUIDES MODERNES (DÈS 1840)

Les guides Baedeker, Murray ou Joanne ont chacun leurs particularités : le guide Murray est – sans étonnement – le plus anglais (il ne manque pas de faire toutes sortes de comparaisons avec les routes ou les paysages anglais et indique sans faillir où acheter du bon thé anglais) ; le guide Baedeker est le plus attentif aux informations pratiques (c'est lui qui donne le plus d'indications sur les hôtels ou les itinéraires de diligences ou de bateaux) et le plus intéressé par la technique (il est incollable sur la longueur des tunnels, la hauteur des ponts ou le nombre de fils d'acier tressés pour constituer les câbles d'un pont suspendu...) ; et le guide Joanne est clairement le plus culturel, attentif aux citations d'écrivains, aux étymologies (bien que souvent fantaisistes) et à l'histoire. Une étude précise devrait donc se centrer sur un seul de ces guides, l'analyser pour identifier tous ses accents personnels, et en lire les éditions chronologiquement pour bien comprendre la manière dont il parle de l'histoire régionale. Ce n'est toutefois pas l'optique que j'ai choisie ici. En nous intéressant au guide Murray de 1838, au

³³ *Ibid.*, t. 4, p. 27.

³⁴ Johann Gottfried Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse*, Paris : Langlois, 1 volume, 1816.

Joanne de 1865 et au Baedeker de 1898, j'aimerais proposer une sorte de « panorama du voyage »³⁵ centré sur Morges et Nyon dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

En 1838, le premier guide Murray de la Suisse présente ces deux villes de manière très succincte: « Nyon – (*Auberge*: Soleil) – une ville de 2682 habitants, construite sur une hauteur; mais son faubourg, que la grande route traverse, s'étend près du lac. Elle a été la Novidunum des Romains. » Le guide évoque ensuite la route en direction de Morges et la ville de Rolle. « Morges. (*Auberge*: La Couronne.) Derrière cette petite ville de 2800 habitants s'élève le vieux château de Vufflens, qui se distingue par son haut donjon carré et un groupe de tourelles secondaires, en brique, avec de profonds mâchicoulis. On dit qu'il a été construit par la reine Berthe au X^e siècle. Il est bien préservé et hautement pittoresque. À la prochaine étape, on franchit la Venoge. »³⁶

Que déduire de ces deux notices? D'une part que ce texte atteste d'un changement de type de voyage. Si Ebel tendait déjà vers le guide moderne, c'était encore avec un esprit très « XVIII^e siècle ». Le tourisme est en effet une sorte de voyage beaucoup plus rapide, où l'intérêt pour l'étude des hommes et de leurs activités s'est effacé. Une logique très rationnelle organise les guides Murray: un nom d'auberge au minimum et toujours le nombre d'habitants. Si Nyon paraît d'abord moins bien traitée que Morges, la lecture nous indique que c'est en fait le contraire: on apprend que la ville se développe en deux sites (sur la colline et au bord du lac) et qu'elle est d'origine romaine (« Novidunum »). C'est maigre. Mais c'est encore mieux que Morges qui est réduite à une « petite ville de 2800 habitants ». Il faut dire que, dans la région de Morges, il est un édifice qui attire l'œil du touriste romantique, au point de supplanter la ville: le château de Vufflens. Un château de conte de fées³⁷, avec haut donjon, tourelles et mâchicoulis. L'intérêt pour cette construction médiévale et pour son volume qui semble émerger du vignoble témoigne de la nouvelle mode romantique que constituent le renouveau néogothique et l'esthétique du pittoresque. Bien que médiévale aussi, Morges est moins spectaculaire que Vufflens. Quant à la fausse information relative à sa construction au X^e siècle et à la référence que l'on peut qualifier de mythologique à la reine Berthe (on sait maintenant qu'il a été édifié par Henri de Colombier vers 1415), elle se transmet d'un guide à l'autre depuis en tout cas *Les Délices de la Suisse* de 1714. Mais la recherche historique ayant jusque-là fait défaut, rien ne vient contredire cette

35 Je profite de la formule pour renvoyer les personnes intéressées par l'histoire du voyage au XIX^e siècle au récent livre de Sylvain Venayre, *Panorama du voyage, 1780-1920*, Paris: Les Belles-Lettres, 2012.

36 John Murray, *Handbook for Travellers in Switzerland*, Leicester: University Press/New-York: Humanities Press, 1970 (1^{re} éd. 1838), pp. 143-144. Je traduis.

37 Avec le château de Chillon, il est considéré aujourd'hui comme l'un des plus beaux de Suisse.

assertion et empêcher sa propagation, tel un « microbe de papier » dans les pages des guides...

On l'a dit, les guides Joanne sont, parmi les grands guides culturels et généralistes du XIX^e siècle, les plus attentifs à la culture, qu'elle soit littéraire, artistique ou faite d'anecdotes historiques. Leur titre, qui contient le terme « historique », en atteste: *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont*. C'est aussi dans leurs pages qu'on trouvera les notices les plus détaillées. À l'instar des articles du guide d'Ebel consacrés à Morges et à la région de La Côte, ceux du Joanne sont également trop longs pour être complètement commentés. Comparé aux guides évoqués jusqu'à maintenant, le guide Joanne de 1865³⁸ surprend par son attention aux détails et son goût de la précision. Sur la base de cette nouvelle colonne vertébrale que constitue désormais la ligne de chemin de fer, le guide parcourt la région au propre et au figuré. S'aidant de cartes topographiques, de localisations sûres et simples pour les voyageurs, il donne quantité de chiffres (nombre d'habitants, dates, quantités, hauteurs ou longueurs), multiplie les noms propres (de lieux et de gens) et égraine toutes sortes d'anecdotes. C'est un érudit du XIX^e siècle que l'on lit: « **Morges**. [...] V[ille] de 3627 hab. réf[ormés], que sa situation avantageuse et l'activité de ses hab. rendent l'une des principales places commerciales du lac de Genève. Son port, dessiné en 1680 par Duquesne, et fermé par deux môles, peut contenir cent barques. Il s'y fait un commerce de vins très important. On compte dans la ville et dans le district près de sept cents caves.

L'ancien château de Morges sert d'arsenal pour l'artillerie du canton. L'église et les autres édifices publics ne méritent pas une visite. Les rues sont larges, régulières, bien pavées; les maisons élégantes et propres.

Après avoir appartenu aux comtes de Zæhringen, qui l'environnèrent de murs, Morges tomba sous la domination de la maison de Savoie et devint l'une des quatre *bonnes villes*, ou villes privilégiées du pays de Vaud. En 1475, elle fut conquise par les Bernois. La Révolution l'a donnée au canton de Vaud.»³⁹

On le voit, les informations historiques deviennent de plus en plus nombreuses et scrupuleuses. Mais le problème est qu'à nouveau, celles-ci ne transmettent que le savoir de leur temps. Un savoir qui s'étend et se précise, mais qui fourmille aussi de multiples erreurs, qui ressortent d'autant mieux qu'elles sont désormais chiffrées. Si l'histoire fondée sur des sources écrites devient de plus en plus exacte, celle qui s'attache à la

38 Adolphe Joanne, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont*, Paris: Hachette, 1865, 4^e édition.

39 *Ibid.*, p. 84.

datation des édifices – fort utile pourtant pour un voyageur – laisse encore souvent à désirer. Ce qui ressort de cette notice sur Morges est ainsi toujours sa beauté générale et son commerce florissant. Mais on se rend compte que «Morges-la-ville-jusqu'alors-sans-histoire» commence à en avoir une. Une histoire médiévale est en effet en cours de construction, même si elle bafouille encore quelque peu.

Nous avons vu précédemment que les guides modernes tendaient de plus en plus à l'objectivité et à la neutralité. La phrase citée ci-dessus assurant que «l'église et les autres édifices publics ne méritent pas une visite» aura donc peut-être fait sursauter. Elle est en effet un jalon dans l'histoire de l'effacement progressif de l'ancien voyageur-témoin, celui qui a fait le voyage et qui le raconte aux futurs voyageurs. Un effacement, on le voit ici, qui n'est pas encore complètement réalisé. Cette disparition ne sera en effet effective qu'à la fin du XIX^e siècle; elle signera aussi un deuxième temps dans la rédaction des guides de voyage. À partir des années 1860 pour les guides Baedeker et 1880 pour les Joanne, au moment du décès du père fondateur et de la reprise de la firme par un fils, la réalisation des guides se transforme. L'auteur unique des débuts est remplacé par une équipe de rédacteurs et le texte personnel cède la place à un ton précis déterminé par la maison d'édition. Les jugements de valeur s'estomperont parallèlement à ce mouvement.

Dans le guide Baedeker de 1898⁴⁰, moins porté sur l'histoire que le Joanne, on retrouve la distinction entre «Morges-la-ville-sans-histoire» et «Nyon-l'historique». Et même de manière particulièrement frappante, puisque Morges n'a droit qu'à une description sans aucune information historique, la seule indication de ce type étant un adjectif destiné au château de Vufflens – où le mythe de la reine Berthe est d'ailleurs toujours actif: «Petite ville animée de 4100 hab., dans une large baie, avec un port et un château, qui sert d'arsenal. Une échancrure des montagnes au premier plan, du côté de la Savoie, laisse voir un peu à dr. le Mont-Blanc dans toute sa beauté, se reflétant dans le lac, quand l'eau est calme, et le coup d'œil est alors grandiose. Bains bien organisés dans le lac. – Sur une hauteur à ½ h. au N., le vieux *château de Vufflens* (v. ci-dessous).»⁴¹

«Petite ville animée» avec un port, un château-arsenal et des «bains bien organisés», Morges est, pour le Baedeker, moins intéressante pour elle-même que comme site donnant accès à un spectacle. Encadré par les montagnes de Savoie, le Mont-Blanc est plus important que Morges. Se reflétant dans le miroir du lac, il est traité comme une vedette à la mode, celle d'un tableau de Ferdinand Hodler.

⁴⁰ Karl Baedeker, *La Suisse et les parties limitrophes de la Savoie et de l'Italie, manuel du voyageur*, Leipzig: K. Baedeker, 1898, 21^e édition.

⁴¹ *Ibid.*, p. 242.

La lecture à laquelle on vient de se livrer, à la recherche des informations d'histoire locale ou régionale dans une série de guides de voyage s'étageant sur près de deux siècles, a révélé, je l'espère, son intérêt. Elle mériterait toutefois de pouvoir être encore approfondie et développée. Pour dévoiler toutes leurs richesses, les textes des guides doivent être inscrits, on l'a vu, dans de multiples histoires ; celle du voyage et du tourisme, bien sûr, mais aussi celle des modes esthétiques, celle d'une région et celle de son historiographie elle-même. Au-delà cependant de ces multiples cadres méthodologiques, il est une question théorique que les guides ne posent pas, mais qu'ils permettent d'approcher : celle du traitement de l'Histoire comme discipline scientifique (je lui mets une majuscule pour mieux l'identifier). L'Histoire comme science est en effet régulièrement confrontée à un dilemme. Celui qui oppose une narration avec les résultats d'une recherche. Quand on est du côté de l'Histoire comme récit, on fait de l'Histoire avec des histoires. Mais une discipline scientifique doit se distinguer des histoires, pour montrer son sérieux, pour s'affirmer. L'Histoire doit donc s'objectiver, sortir du registre affectif pour entrer dans celui de la logique et du savoir. Chaque historien gère cette difficulté au mieux. Partagés entre leurs intentions de neutralité et la recherche d'émotion(s), les guides du XIX^e siècle rencontrent un problème d'énonciation similaire. Il s'agit en effet de faire de l'Histoire sans tomber dans la petite histoire. Y sont-ils alors parvenus ? Ceux d'aujourd'hui y arrivent-ils ? Peut-être la reine Berthe détient-elle la réponse.